

Bernard Timbal Duclaux de Martin



PAULIN ENFERT
LE JONGLEUR DE DIEU

cerf

■ l'histoire à vif

**Paulin Enfert, « la Mie de Pain »,
les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul et Charles Péguy¹**

*Bernard Timbal Duclaux de Martin
Association des amis de Paulin Enfert
& Romain Vaissermann
Amitié Charles Péguy*

Paulin Enfert et le patronage Saint-Joseph

Paulin Enfert (ill. 1) est né à Nevers en juillet 1853, second enfant d'une famille modeste. Quatre ans plus tard, son père, corroyeur de profession, émigre à Paris et la famille Enfert s'installe dans le XIII^e arrondissement qui est à cette époque un des plus pauvres de la capitale, peuplé notamment d'ouvriers tanneurs et de chiffonniers. Élevé dans la religion catholique, Paulin Enfert fréquente l'école communale dirigée par les frères des écoles chrétiennes après avoir fréquenté un temps, à Gien, le collège des Barnabites.

Il a tout juste 17 ans lorsqu'éclate la guerre de 1870. Courageux et patriote, il n'hésite pas à s'engager malgré son jeune âge pour défendre sa patrie. C'est donc en soldat qu'il vit le siège de Paris par l'armée prussienne, son lot de bombardements, de rationnements et, en fin de compte, l'amertume cuisante de la défaite.

Rendu à la vie civile après l'armistice du 23 janvier 1871, Paulin Enfert est envoyé par ses parents se reposer à Gien dans sa famille maternelle ; il n'assistera donc pas aux événements sanglants de la Commune.

De retour à Paris le 26 mai, il parcourt les rues de son quartier où les combats entre les Communards et l'armée versaillaise ont fait de très nombreuses victimes, dont les cadavres jonchent encore

¹ Article qu'il eût été impossible d'écrire sans le remarquable livre pionnier de Bernard Timbal Duclaux de Martin : *Paulin Enfert, le jongleur de Dieu* (Cerf, 2013), dont la couverture figure ci-contre. [N.d.l.R.]

les pavés. Parmi eux, ceux de cinq religieux, les frères dominicains d'Arcueil, massacrés la veille par les Communards avenue d'Italie. Ces violences anticléricales annoncent déjà les tensions religieuses de la fin du XIX^e siècle, prémices de la laïcisation de la société à venir. Le spectacle de ces massacres fratricides va contribuer pour beaucoup à forger sa vocation d'apôtre moderne et sera un puissant catalyseur de ses engagements et actions futurs.

Dès 1870, Enfert commence à se produire comme artiste dans les cercles catholiques ouvriers et autres œuvres chrétiennes de jeunesse de l'époque. Il y organise des spectacles de prestidigitation avec un talent indéniable, y gagnant même le surnom flatteur de « jongleur de Dieu », tel saint François d'Assise. D'un point de vue professionnel, après s'être essayé à différents métiers, il rentre en 1885, à 32 ans, comme employé à la Compagnie d'Assurances Générales, rue Richelieu, poste qu'il conservera toute sa vie.



1. Paulin Enfert (ca. 1914).

Chrétien engagé dans la vie de sa paroisse, Saint-Marcel de la Maison-Blanche, avenue d'Italie, membre de la conférence Saint-Vincent-de-Paul locale, il assure dans ce cadre le catéchisme des

jeunes et les prépare à la première communion. À partir de 1887, il commence à rassembler quelques dizaines de garçons désœuvrés du quartier dans les fossés des fortifications de Paris pour les occuper les dimanches et leur enseigner le catéchisme. Mais rapidement, Paulin Enfert se rend compte qu'il lui faudrait prendre en charge non seulement l'éducation religieuse de ces jeunes, mais également leur formation culturelle, sociale et sportive...

L'année suivante, il trouve heureusement dans la personne d'un notable de la paroisse Saint-Roch, Jules Nollevall, qui lui loue un premier terrain rue Bobillot, l'occasion de pérenniser son initiative en créant le patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche (ill. 2), dont il devient directeur. Ancêtres de nos centres aérés modernes, les patronages sont des œuvres catholiques de jeunesse destinées à occuper les enfants en dehors de l'école et à assurer leur persévérance religieuse.



2. Patronage Saint-Joseph. « Cour des Petits », sur le site de la rue Bobillot (ca. 1905).

Les premiers bâtiments du patronage sortent lentement de terre, financés par des dons et des sermons de charité, tandis que le nombre de jeunes fréquentant le patronage Saint-Joseph ne cesse

d'augmenter, atteignant bientôt plusieurs centaines. Enfert se procurant à bas prix de nombreux costumes de théâtre, tous défilent en marins ou en chasseurs alpins le 8 mai, en l'honneur de Jeanne d'Arc, de la place Saint-Augustin à la Place des Pyramides.

En 1891, il est décidé d'ériger sur une partie du terrain du patronage une nouvelle église qui deviendra Sainte-Anne de la Maison-Blanche (ill. 3). Sa construction débute en 1894 et s'achèvera en 1912. En remplacement de la portion de terrain occupée par la nouvelle église, Paulin Enfert acquiert un second terrain, situé non loin de là, rue Charles-Fourier et entreprend à partir de 1899 d'y continuer le développement de son patronage.



3. Église Sainte-Anne de la Maison-Blanche en construction, photographiée depuis la rue Charles-Fourier (ca. 1900).

Car il foisonne d'idées ! Outre le patronage accueillant les jeunes de neuf ans à leur majorité, il crée au fil des ans un secrétariat et un vestiaire pour les pauvres, monte sur pieds deux petites conférences Saint-Vincent-de-Paul visitant des familles pauvres ou des personnes âgées du quartier, place des enfants en apprentissage, adopte des orphelins et organise régulièrement des sorties de groupes à la campagne pour les enfants. Il fait également construire rue Bobillot un théâtre où, deux fois l'an, les jeunes du patronage préparent et interprètent des pièces de théâtre ; lors de l'inauguration de cete nouvelle salle, en mars 1893, c'est la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier qui est montée pour une représentation unique, avec la collaboration du propre secrétaire de Sarah Bernhardt. Sur le nouveau site de la rue Charles-Fourier, les enfants du patronage joueront aussi des pièces de théâtre (ill. 4). En 1897, Enfert crée un second patronage rue Gandon, dans le quartier des Malmaisons, qui donnera lui aussi naissance à une seconde paroisse : Saint-Hippolyte.



4. Kermesse dans la cour du patronage, sur le site de la rue Charles-Fourier (ca. 1905). Au centre du « chalet », une enseigne éphémère : « Théâtre ».

Ses œuvres ne se limitant pas à Paris, Enfert acquiert à Gien plusieurs pavillons et y crée en 1903 le *Hameau Familial de Gien-*

Montbricon où il reçoit, à la manière de gîtes, les familles d'anciens du patronage pour qu'ils puissent y séjourner et s'y reposer à une époque où les congés payés n'existent pas encore !

Paulin Enfert et « la Mie de Pain »

De toutes les initiatives charitables que l'on doit à Enfert, la plus fameuse reste incontestablement l'œuvre de « la Mie de Pain » (ill. 5-6), qui, parvenue jusqu'à nous, reste encore en notre siècle une des plus importantes structures d'accueil et d'hébergement d'urgence de France.



5. Files d'attente devant l'entrée de « la Mie de Pain » sur le site de la rue Charles-Fourier ouvert en 1900 (ca. 1900) : hommes à gauche, femmes, et enfants à droite (avec les plus âgés ou les malades), séparés à l'extérieur comme à l'intérieur du réfectoire.

L'idée de « la Mie de Pain » est née un soir de décembre 1891. Ce jour-là, un groupe d'enfants de la petite conférence Saint-Vincent-de-Paul ouverte en 1889 pour aider les pauvres se désolent de n'avoir rien à offrir à manger aux pauvres qu'ils visitent. L'un de ces enfants, ayant observé un oiseau mangeant des miettes de

pain jetées à terre, a cette réflexion : « On donne bien du pain aux oiseaux, pourquoi ne pas en demander pour nourrir les gens ? » Avec l'idée de créer une sorte de soupe populaire, le petit groupe se met en quête de matériel, organise une collecte de nourriture auprès des commerçants du quartier, installe une marmite dans les locaux du patronage et accueille, le premier soir, près d'une vingtaine de personnes. Le bouche à oreille aidant, il en viendra toujours davantage, jusqu'à plusieurs centaines !



6. File d'attente devant le réfectoire, à l'intérieur des locaux (ca. 1905).
Paulin Enfert est à droite, coiffé d'un béret.

« La Mie de Pain » est née. Chaque hiver depuis cette date, elle ouvre le soir de Noël pour plusieurs mois et offre un bol de soupe à tous ceux qui se présentent. L'œuvre de « la Mie de Pain », dont de nombreux journaux font régulièrement l'écho, devient rapidement populaire. Paulin Enfert voit dans « la Mie de Pain » un moyen d'initier les jeunes du patronage à l'exercice concret de la charité. Lui-même y est très souvent présent, entamant le service par une prière. On y verra également de futures personnalités, tel Charles Péguy encore étudiant, venir aider les enfants du patronage qui sont à la tâche pour la préparation de la soupe, le service en salle ou la vaisselle (ill. 7-12).



7. Cuisines de « la Mie de Pain » (ca. 1905).



8. Corvée d'épluchure à « la Mie de Pain »
 à la fin de la journée des écoliers et apprentis (ca. 1905).



9. Trempage de la soupe à « la Mie de Pain »
 par les apprentis et les ouvriers du patronage (ca. 1905).



10. Réfectoire de la rue Charles-Fourier (ca. 1902), mis en service en 1902 et encore d'usage aujourd'hui. Deux devises murales : « *Aimez-vous les uns les autres* » et « *Dieu et Patrie* ». Au fond, deux affiches antialcooliques : *L'alcool, voilà l'ennemi* (tableau mural Colin n° 6, recto), *L'alcool empoisonne lentement* (verso).



11. Apprentis et jeunes ouvriers servant en salle (ca. 1905), qui posent devant le buste marbre (qui figura à l'Exposition universelle de 1900) du chocolatier et mécène Jules Lombart (1830-1915). Deux affiches antialcooliques : *L'alcool, voilà l'ennemi* (6), *Ni alcool, ni air confiné* (14).



12. Écoliers et apprentis effectuant la plonge (ca. 1905).



13. Le secrétariat des pauvres (ca. 1905), créé en 1893, était ouvert trois soirs par semaine. À droite, Enfert, coiffé d'un béret.

Ne peut-on pas imaginer Péguy aidant l'œuvre de Paulin enfert en voyant ce jeune homme, caché sur la photographie 13, s'occupant du secrétariat offert aux pauvres ?

Tout entier consacré à son patronage qui occupe, après son travail, ses soirées et ses dimanches, Paulin Enfert vit très humblement voire pauvrement, consacrant tous ses revenus et son temps au développement de ses œuvres. Resté célibataire, il décèdera paisiblement à Gien, dans son domaine de Montbricon, le premier septembre 1922, à l'âge de 69 ans, entouré de plusieurs anciens du patronage. Rapatrié sur Paris, son corps sera inhumé non loin de ses œuvres au cimetière de Gentilly.

À sa suite, près d'une quinzaine de directeurs, d'abord des prêtres, puis des laïcs, sauront pérenniser ses réalisations et les feront évoluer au fil des décennies. De nos jours, si le patronage Saint-Joseph n'existe plus en tant que tel, victime de la disparition de ce type de structure dans les années 1960, l'Union Sportive de la Maison-Blanche (l'USMB), créée en 1909 à partir des activités sportives du patronage (ill. 14), est en revanche toujours là.



14. Salle de gymnastique, édifée en 1900 sur le site de la rue Charles-Fourier (ca. 1905). Au-dessus de la porte, un panneau : « Défense de fumer » (*Le Petit Faubourien*, revue du patronage, ne cesse de dénoncer les méfaits du tabac).

À l'ombre de l'église Sainte-Anne de la Butte-aux-Cailles, les anciens locaux du patronage ont cédé la place à un foyer de jeunes travailleurs ouverts en 1969. De son côté, « la Mie de Pain », constituée en 1920 en « association loi de 1901 » et reconnue d'utilité publique en 1984 reste désormais ouverte toute l'année. Au-dessus, le Refuge, ouvert en 1932 et fort de ses 300 lits, reste en 2014 une des plus importantes structures de ce type en France. En 2011, de très importants travaux y ont été entrepris afin de remplacer les plus anciens locaux datant de l'époque d'Enfert par de nouvelles structures d'accueil modernes, ce, afin de continuer à faire face à une misère hélas toujours d'actualité.

Comparé à d'autres figures de la charité chrétienne ayant œuvré en faveur des plus démunis telles Saint Vincent de Paul, Frédéric Ozanam ou encore sœur Rosalie Rendu, le cas de Paulin Enfert est atypique voire unique à plus d'un titre : simple laïc dans une Église encore majoritairement cléricale, il n'est de surcroît qu'un modeste employé menant de front sa vie professionnelle et la responsabilité de ses multiples œuvres qui l'occupent soirs et week-end.

Il y a aussi la figure originale du « jongleur de Dieu » à la fois prestidigitateur, saltimbanque, conteur, musicien, comédien et qui se servira largement de ses talents pour attirer les jeunes, les instruire, leur procurer un emploi et les aider à débiter dans la vie.

Enfert est également le produit de son époque, marquée par l'esprit du mouvement vincentien, dont il était membre et auxquelles ses œuvres resteront toujours attachées. Ce mouvement met l'accent sur le service aux plus défavorisés dans un esprit de charité chrétienne, et fait voir le visage du Christ dans celui des plus pauvres. En cela, « la Mie de Pain » constituait pour les jeunes qui y servaient la soupe une véritable école de charité.

Plusieurs témoignages rapportent enfin que Paulin Enfert manifestait une dévotion toute particulière pour la Vierge Marie et pour le Saint-Sacrement. Il était ainsi très attaché à la Fête-Dieu et tenait à ce que celle-ci passe par la cour de son patronage.

En 2010, les 100 ans de la paroisse Sainte-Hippolyte ont été l'occasion d'annoncer l'ouverture d'une enquête par l'Église en vue d'une éventuelle béatification de l'ancien « jongleur de Dieu ».

Péguy et « la Mie de Pain »

Péguy a connu « la Mie de Pain ». Comme ni Henri Roy ni Daniel Halévy ni Jules Riby ni Léon Deshairs ni Pesloüan n'ont laissé de témoignage sur le sujet, nous laisserons la parole à Ernest (le futur Jérôme) Tharaud (acteur au même titre que Péguy), à l'abbé Pierre Batiffol, à Louis Baillet et à Henry Lardennois.

C'est Baillet qui, le premier au sein du cercle des proches de Péguy, a fréquenté « la Mie de pain », œuvre charitable issue des activités du patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche, dans le quartier de la Butte-aux-Cailles. Baillet finit par l'appeler familièrement « le Pain »¹. Il en parle à l'aumônier de Sainte-Barbe, l'abbé Batiffol, qui trouva bon dans le courant de l'année 1893-1894 (et ce dès l'hiver) d'aider à la distribution de la soupe aux pauvres du quartier. Les jeunes de l'aumônerie partaient donc un ou deux soirs par semaine donner la soupe dans un « hangar » à « deux ou trois cents miséreux »². L'année suivante, 1894-1895, Péguy continuait d'accompagner le groupe de Sainte-Barbe³, y compris la nuit de Noël⁴. Tharaud et ses amis devisaient à l'aller comme au retour : « Nous réformions hardiment la société. »⁵ Cette année-ci, le Breton Joseph Lotte était de la partie, venant à 19 ans d'arriver dans le groupe et chantant volontiers sur la route des fortifs de « joyeuses chansons d'appareillage »⁶. Un jour que pain et légumes

¹ Dom Louis Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy*, Dom Louis Baillet, tapuscrit, 1975, p. 80.

² Frères Tharaud, *Notre cher Péguy*, Plon, 1926, pp. 44-45.

³ Fr. Tharaud, *Notre cher Péguy*, *op. cit.*, p. 61.

⁴ D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, *op. cit.*, p. 39.

⁵ Lettre de Tharaud à l'abbé P. Batiffol en date du 3 décembre 1915 citée dans Pierre Pacary [pseud. de l'abbé Pierre Paris], *Un compagnon de Péguy : Joseph Lotte*, Gabalda, 1916, p. 10.

⁶ Jeanne Marre, « Joseph Lotte et ses contemporains », *Cahiers universitaires catholiques*, n° 6-7, mars-avril 1961, p. 317.

manquaient à l'œuvre, l'abbé se souvient avoir lancé un appel à la générosité par voie de presse : grâce à la plume d'André Hallays au *Journal des débats*, 10 000 francs furent collectés. Ce jour était-il le 1^{er} février 1895, où Tharaud réussit à collecter 150 francs dans toutes les classes de Sainte-Barbe, à l'admiration de Baillet¹ ? On ne sait, toujours est-il que le groupe de Sainte-Barbe partit aux Halles collecter des pommes de terre et les amena à l'institution dans une voiture à bras louée pour l'occasion². De cette extrémité, Jean Delaporte tire une description erronément itérative : « dès l'aube on s'en allait aux Halles et charriait [...] le ravitaillement nécessaire à la soupe populaire »³.

Mais, pour les Tharaud, Péguy ne vit jamais dans cette occupation bénévole qu'une « préfiguration » de l'œuvre socialiste à accomplir à l'âge adulte.

Donnons ici plusieurs articles qui évoquent le travail de « la Mie de Pain » au temps où Péguy la fréquentait. On y trouvera l'écho de tel ou tel élément des témoignages des amis de Péguy.

Le 14 février 1894 on pouvait lire dans le *Journal des débats politiques et littéraires* un long article circonstancié⁴ :

« Le patronage de la Maison-Blanche »

De tous ces quartiers qui font à Paris comme une ceinture de misères, la Butte-aux-Cailles est peut-être celui où la pauvreté s'étale davantage.

Un employé de la Compagnie d'assurances générales, habitant l'arrondissement depuis plus de vingt ans, a, silencieusement, peu à peu, étendant chaque année son action bienfaisante, fondé une œuvre dont on ne saurait trop louer et le fonctionnement et le but.

Dans le quartier de la Maison-Blanche est établi depuis longtemps par les Frères des écoles chrétiennes un patronage

¹ D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 40.

² Abbé P. Batiffol, préface à P. Pacary, *Un compagnon de Péguy...*, op. cit., pp. IX.

³ Jean Delaporte, *Péguy dans son temps et dans le nôtre*, 10/18, 1967, p. 20 (1^{re} édition : Plon, 1944).

⁴ Édition du matin, pp. 2-3.

exclusif à leurs élèves et qui, étant donné la prospérité de leurs écoles, a réuni un grand nombre d'adhérents. Mais les enfants des écoles laïques ne pouvaient faire partie de ce patronage et il importait d'en soustraire le plus grand nombre possible aux dangers de la rue.

C'est à cette œuvre que se consacra tout d'abord M. Enfert. Les débuts furent humbles. L'achat de quelques jouets : raquettes, croquet, ballons, etc., absorba les premiers fonds dans les premiers jours du printemps de 1887. Les grandes chaleurs ne tardèrent pas à se faire sentir. Or, si les fosses des fortifications, où jouaient les enfants, offrent un champ assez vaste pour les parties les plus mouvementées, en revanche, il serait fort inutile d'y chercher la moindre fontaine. C'est alors que M. Enfert s'avisait d'acheter la fontaine d'un marchand de coco qui se retirait des affaires, – sans doute après fortune faite. Mais le matériel des jeux s'augmentant sans cesse, il fallut songer à lui donner un abri : une roulotte de saltimbanques – une véritable occasion ! – lui en servit. Et ce fut là l'embryon de l'installation d'aujourd'hui, qui comprend un bâtiment construit sur le modèle du pavillon de l'Alimentation qui figura à l'Exposition de 1889, mais approprié aux services de l'œuvre.

Tant qu'il n'eut pas un local à lui, le patronage de la Maison-Blanche ne pouvait, en effet, être sûr du lendemain.

Maintenant, tout danger est écarté. L'immeuble du 64 de la rue Bobillot renferme, outre des salles de jeux pour les enfants d'âges différents, une salle des Fêtes qui peut contenir 400 personnes et où quatre fois par an sont données des représentations qui obtiennent, on peut le penser, le plus grand succès auprès du jeune auditoire, d'autant plus que les acteurs font tous partie du Patronage. La dernière pièce qu'ils ont représentée était *La Fille de Roland* et ni Ganelon, ni Charlemagne, ni Gerald ne firent, paraît-il, mauvaise figure.

Quant aux décors, ils sont brossés par les élèves de l'École des Beaux-Arts qui font partie du Cercle catholique des étudiants. Un grand nombre des membres de ce cercle viennent passer leurs dimanches au Patronage et apportent à l'Œuvre le plus dévoué concours. Au besoin, ils n'hésitent pas à mettre la main à la pâte ; le mot doit être pris dans toute son extension, nous le verrons plus loin.

La caisse d'épargne

Sur l'Œuvre principale, qui reste le Patronage des enfants des écoles laïques, sont venues se greffer plusieurs autres Œuvres également remarquables.

De ce nombre est la caisse d'épargne du Patronage qui reçoit chaque dimanche les dépôts, à partir de deux sous. Ces dépôts sont eux-mêmes placés à la caisse d'épargne ; mais, au lieu de ne verser au déposant que l'intérêt de 2½ % que donne l'institution de l'État, le Patronage porte cet intérêt à 4 %.

La bibliothèque

Une des principales salles de l'immeuble de la rue Bobillot est affectée à la bibliothèque, relativement importante, grâce aux dons nombreux qui ont été faits. Le Patronage accepte, en effet, tous les livres qu'on lui envoie. Dès leur arrivée, ces livres sont classés : les uns, ceux qui sont trop spéciaux, – livres de droit, de sciences, de médecine, – pour pouvoir être utilement mis entre les mains des jeunes gens du Patronage, sont donnés discrètement à des étudiants trop pauvres pour en faire l'achat, et qui en ont besoin pour poursuivre leurs études ; les autres sont prêtés chaque dimanche et peuvent être gardés trois semaines.

Le placement de l'apprentissage

Cette Œuvre est peut-être celle dont on attend les plus heureux résultats.

Une vingtaine d'étudiants du Cercle catholique ont accepté la mission de rechercher partout et sans cesse des emplois vacants. Dès qu'une place d'apprenti leur est signalée, ils font une enquête sur la moralité du patron, sur la tenue de l'atelier, et, si cette enquête est favorable, ils vont trouver le fabricant, s'informent des conditions que doit remplir l'apprenti demandé, qu'ils n'ont pas ensuite de peine à trouver parmi les 600 enfants inscrits au Patronage. La seule condition imposée est que le repos du dimanche soit observé.

Une fois en apprentissage, l'enfant n'échappe pas à l'action bienfaisante du Patronage. Un livret lui est remis, sur lequel, à la fin de la semaine, le patron inscrit la note *mal, assez bien, bien* ou *très bien*. Ce livret, l'enfant doit le montrer, chaque dimanche, au Patronage. Des bons points correspondent à ces notes et tous les

deux mois ont lieu, dans la grande salle des Fêtes, des ventes aux enchères de linge et de vêtements, payables en bons points.

Le vestiaire des pauvres

Douze cents vêtements ont été distribués, cet hiver, aux pauvres du quartier.

La plupart de ces vêtements pour hommes, femmes et enfants, sont neufs et sont donnés par quelques personnes charitables ; mais le Patronage reçoit également avec reconnaissance les vieux vêtements qu'on veut bien lui envoyer.

Des ouvrières du quartier : blanchisseuses, repasseuses, couturières, trop pauvres pour donner leur obole à l'Œuvre, lui ont spontanément offert de laver, de repasser, de reprendre gratuitement ces vêtements. C'est ainsi que les déshérités de la fortune eux-mêmes apportent leur pierre à cet édifice de charité.

Enfin, les jeunes gens du Patronage, divisés en deux groupes, visitent le dimanche à domicile les vieillards et leur distribuent de petites sommes prélevées, chaque semaine, sur leurs modestes salaires.

Mais ce n'est pas tout les jeunes gens ont aussi songé à donner aux pauvres des secours quotidiens, – sous forme d'aliments sains et abondants.

M. Enfert voulut, vainement remonter à ces jeunes enthousiastes de charité qu'ils n'avaient pas de fonds et que, pour faire une soupe, il faut du matériel, du saindoux et des légumes – et que tout cela se paye.

Ce fut peine perdue. Pour la première fois peut-être le pasteur ne fut pas écouté de son troupeau ; mais il ne s'en plaignit pas trop.

Et c'étaient les enfants qui avaient eu raison. Quêtes, dons, cotisations permirent d'acheter le matériel nécessaire. Le premier mois, on servit 50 soupes cette année ; on en distribua jusqu'à 300, – et cela pendant quarante jours.

Pour épargner le coût de la main-d'œuvre, ce sont les sociétaires eux-mêmes, aidés de quelques étudiants du Cercle catholique, qui ont tenu à payer de leur personne, qui épluchent les légumes, distribuent les gamelles, font le service.

Chaque gamelle contient 1 litre 1 quart de soupe. Cette soupe comprend 300 grammes de pain, 150 grammes de légumes et 30 grammes de saindoux.

Afin d'éviter que les habitués des asiles de nuit ne vinsent faire une concurrence redoutable aux pauvres du quartier, la soupe n'était distribuée qu'à huit heures et demie, soit une demi-heure après la fermeture des portes de ces asiles.

Néanmoins, dès quatre ou cinq heures au plus tard, une queue se formait devant le Patronage, tellement compacte, que l'on fut obligé de demander que deux gardiens de la paix fussent chargés de maintenir l'ordre dans cette foule affamée.

En prenant congé de M. Enfert, l'un d'eux, lui glissant une pièce de cent sous dans la main, lui dit : « Mon collègue et moi, nous ne sommes pas riches ; mais nous nous connaissons en fait de misère, et ce sont là vraiment des malheureux que vous empêchez de mourir de faim. Nous nous sommes cotisés pour réunir cet écu et c'est de grand cœur que nous vous le donnons. »

Le 3 février 1895, le *Journal des débats politiques et littéraires* revient sur le sujet en détail et en première page¹ :

Il y a un an environ, un de mes collaborateurs vous entretenait déjà de l'Œuvre de « la Mie de Pain » et de son charitable fondateur, M. Enfert, directeur du patronage de Saint-Joseph-de-la-Maison-Blanche. Ne m'en veuillez point d'y revenir. « La Mie de Pain » fait beaucoup de bien dans un des faubourgs les plus misérables de Paris. La rigueur de la saison rend ses charges toujours plus lourdes et ses ressources sont épuisées. Chaque soir, vers huit heures, rue Bobillot, au coin de la rue de Tolbiac, quatre ou cinq cents pauvres viennent s'amasser à la porte du patronage où on leur doit servir une soupe chaude. Si l'on ne vient au secours de M. Enfert, sa porte sera bientôt fermée et des malheureux mourront de faim dans la rue.

L'argent seul fait défaut. Car les dévouements ne manquent point à cette Œuvre de charité. Elle a été créée, et c'est là sa belle originalité, par les apprentis et les jeunes ouvriers. que M. Enfert réunit et élève dans son patronage. Ceux-ci viennent tous les soirs, après leur travail, préparer le repas des pauvres, avant

¹ Édition du soir ; nous corrigeons systématiquement « Anfert » et « Fonssagrive » en « Enfert » et « Fonssagrives ».

même d'avoir pris le leur. Ils sont à la fois les cuisiniers et les serviteurs des misérables.

Ils ne sont point seuls. Ils ont, comme collaborateurs, dans leur tâche charitable, les étudiants du Cercle du Luxembourg. Il y a quelques jours, comme la marmite était vide, ces jeunes gens eurent, pour la remplir, l'idée de s'adresser aux dames de la Halle. Celles-ci leur firent le meilleur accueil et entassèrent des provisions dans les petites voitures amenées par les étudiants. Certaines voulurent même y joindre leur aumône. Mais la police intervint et déclara aux quêteurs qu'il est défendu de mendier même pour les autres. Les étudiants s'emploient eux-mêmes, le soir, au service des pauvres. Ils viennent de leur Cercle par escouade ; ils passent le tablier blanc et travaillent avec ardeur à préparer la soupe. Le directeur du cercle, M. l'abbé Fonsagrives, les accompagne et les dirige. Tout autour d'une grande salle nue, dont les murs sont blanchis à la chaux et dont un crucifix est le seul ornement, sont disposées de longues tables. Au centre sur une table carrée sont rangées les gamelles, semblables à des gamelles de soldats. Les pauvres sont introduits par une petite porte. Cent cinquante seulement peuvent prendre place à la fois. Il y a donc chaque soir trois et même quatre fournées successives. Ils s'asseyent sans bruit, soufflant dans leurs doigts raidis. Après l'attente sous le ciel froid, la chaleur de la salle leur donne un instant de muette stupeur. Ils ont un sourire fugitif lorsqu'on leur sert leur soupe. Certains se jettent dessus avec une avidité fébrile. Les effrayants spécimens de toutes les douleurs. Des femmes avec leurs petits enfants grelottants et blêmes, de jeunes hommes comme hébétés par le froid et la faim, de vieux rôdeurs chevelus et hirsutes. On les devine, car on n'ose les observer dans la crainte qu'ils ne saisissent ce mouvement de curiosité apitoyée et qu'une souffrance d'amour-propre, si légère qu'elle soit, ne leur gâte la joie qu'ils ont à avaler la gamelle chaude.

Avant qu'ils ne commencent à manger, un prêtre a récité « Notre Père qui êtes aux cieux ». Et le souvenir de la vieille prière s'est réveillé soudain au fond de ces âmes endolories. Car presque tous la murmurent ensemble tête nue et des regards se tournent vers le crucifix.

La soupe finie, ils se lèvent tristement pour faire place à ceux qui attendent à la porte et ils retournent dans la nuit glacée. Où dormiront-ils ? Quelques-uns pourront coucher à l'Hospitalité

de Nuit. Mais, par ces terribles nuits d'hiver, les refuges sont encombrés. Il y a quelques jours, un des hôtes de « la Mie de Pain » alla se coucher dans un trou sur les fortifications et il y mourut de froid. M. Enfert pensa d'abord à offrir un gîte à ces malheureux dans son patronage. Mais il dut y renoncer, ne possédant ni le personnel ni le matériel nécessaires. Il distribue maintenant à ceux qui n'ont point d'abri des bons de logement grâce auxquels ils sont accueillis dans les garnis du quartier. Mais pour cela encore, il faut qu'on vienne à son aide.

Lorsque la distribution est terminée, apprentis, ouvriers et étudiants retroussent leurs manches, nettoient les tables, balayent le plancher et rincent les gamelles. Voilà ce que j'ai vu. Je trouverais quelque impudeur à insister sur le spectacle de ces détresses lamentables ; en pareille matière la « littérature » est impie. Je n'ose pas non plus trop vanter les dévouements des jeunes gens qui donnent leur temps et leur peine aux « soupes » de « la Mie de Pain », ils s'offenseraient de mon éloge comme d'une sorte de « réclame ». Je souhaite seulement que leur charitable exemple soit suivi. Et, m'adressant aux lecteurs des *Débats*, je leur demande, par pitié pour ceux qui ont froid et faim, d'envoyer leur aumône à M. Enfert, 64, rue Bobillot. J'ai entendu, hier, ce mot abominablement cruel échangé entre deux patineurs qui se rendaient au Bois « Heureusement que le froid persiste. » Que tous ceux qui ont, ces jours-ci, prononcé cette phrase banale mais barbare, l'expient en faisant la charité.

André Hallays

Les « Renseignements utiles » du Gaulois¹ sont pour leur part assez succincts :

Au moment de la rentrée des lycées et collèges, nous croyons bon de rappeler aux parents qu'une œuvre excellente réunit 18, rue du Luxembourg, les lycéens internes qui sortent le dimanche à Paris.

Cette association, connue sous le nom de Petite Conférence Saint-Médard des lycéens, a rendu depuis sept ans aux familles les plus grands services.

S'adresser à M. Fonsagrives, 18, rue du Luxembourg, pour tous renseignements.

¹ 1^{er} octobre 1895, p. 4.

L'année suivante, le *Journal des débats politiques et littéraires* précise le fonctionnement de l'œuvre¹ :

L'hiver dernier, à cette même place, je vous ai exposé de mon mieux la grande utilité de cette Œuvre charitable. Peut-être l'avez-vous oublié. Mais la générosité avec laquelle les lecteurs des *Débats* répondirent alors à mon appel me fait un devoir de m'en souvenir.

L'âme de cette Œuvre est un homme de bien qui s'appelle M. Enfert et qui est directeur du patronage de Saint-Joseph-de-la-Maison-Blanche. C'est dans le réfectoire de son patronage que, chaque soir d'hiver, on sert la soupe à tous les pauvres qui se présentent. Ses auxiliaires sont les apprentis du patronage, les étudiants du Cercle du Luxembourg et toutes les personnes qui veulent bien venir se joindre à ces jeunes gens. La saison dernière fut très rude, on se le rappelle. Les pauvres affluaient à « la Mie de Pain ». Les ressources étaient épuisées. Ce fut alors qu'un grand nombre d'âmes charitables s'émurent et vinrent au secours de l'Œuvre. Grâce à elles la soupe fut donnée aux pauvres jusqu'aux derniers jours de l'hiver.

Non seulement M. Enfert et ses collaborateurs purent de la sorte assurer les distributions ; mais, sur l'argent recueilli, on a amélioré pour cette année le matériel et l'installation ; ils en avaient besoin.

La foule des pauvres était obligée jusqu'à l'heure de la soupe de demeurer dans la rue sous la neige ou la pluie. On a disposé près de la porte une banne de toile. Elle n'est point encore assez grande pour que tout le monde puisse s'y abriter. Mais du moins les femmes et les petits enfants peuvent attendre à couvert.

L'an dernier, la cuisine était trop étroite pour qu'on pût y tremper la soupe et la moitié du réfectoire était perdue. On a organisé une sorte d'office. Toutes les tables sont libres. Et, de la sorte, cent cinquante personnes peuvent, maintenant, prendre place dans le réfectoire. L'attente dans la rue est ainsi abritée.

On a pu aussi s'intéresser plus efficacement au sort des pauvres gens que la misère conduit là chaque soir. On en a logé beaucoup qui n'avaient plus de logis. On en a sauvé d'autres de l'expulsion dont ils étaient menacés par leur propriétaire. On en a vêtu qui n'avaient plus sur le corps que des haillons, car il y a

¹ 19 janvier 1896, rubrique « Au jour le jour ».

au patronage un vestiaire où l'on reçoit tous les vieux vêtements qu'un comité de dames charitables répare et remet en état. On a conseillé et tiré d'embarras bien des malheureux et bien des malchanceux ; car, deux fois par semaine, des étudiants en droit et de jeunes avocats donnent des consultations gratuites : c'est le secrétariat des pauvres, qui ne fonctionne pas seulement à Copenhague, comme paraissait se l'imaginer naguère M. Hugues Le Roux. Enfin M. Enfert espère pouvoir bientôt ouvrir, avec le concours de quelques médecins, une salle de consultations médicales avec traitement gratuit des maladies de la poitrine.

C'est ainsi que la Mie de Pain se développe et se développera encore, si la charité publique lui prête vie. En 1894-95, on a distribué environ 32 000 litres de soupe. Cette année, ce chiffre sera évidemment dépassé. Chaque soir, les pauvres convives deviennent plus nombreux. Jeudi dernier, près de 900 malheureux se sont présentés au réfectoire de la rue Bobillot. Et cette affluence ira toujours grandissant. Car, il y a quelques jours, le Conseil municipal a créé un abri dans des terrains tout proches du patronage et, naturellement, ceux qui viennent se chauffer aux braseros veulent profiter du voisinage de la Mie de Pain. Si l'Œuvre a pu soulager déjà quelques misères, c'est, je le répète, à nos lecteurs qu'elle le doit. Ceux-ci ne voudront pas l'abandonner. Qu'ils continuent donc, cette année, ce qu'ils ont si généreusement entrepris. Sans doute cette saison-ci paraît moins rigoureuse. Mais l'hiver n'est point fini. Et d'ailleurs, quelle que soit la température, qu'il neige ou qu'il pleuve, les pauvres ont faim. M. Enfert sera très heureux de recevoir les offrandes que vous lui enverrez. Mais faites mieux encore. Allez vous-même quelque soir à « la Mie de Pain ». Vous y serez bien reçu et ce que vous verrez vous inclinera à la charité mieux que mes paroles. Vous verrez le long défilé de toutes les misères navrantes et silencieuses. Vous verrez les apprentis et les étudiants occupés à servir la soupe, avec simplicité, avec bonne grâce et aussi avec ce respect dont doit toujours se voiler notre pitié pour les pauvres. Bientôt vous ferez comme eux ; vous passerez un tablier ; vous tremperez la soupe ; et quand vous remettrez à ces malheureux une gamelle chaude, ils vous diront un « merci » qui, je vous assure, vaut très cher ; et vous le payerez le prix qu'il vaut, en laissant votre aumône à l'excellent M. Enfert.

André Hallays

P. S. : C'est à M. Enfert, 64, rue Bobillot, qu'il faut adresser les offrandes pour la Mie de Pain. Quant aux vêtements, il suffit de prévenir par lettre M. Enfert, qui se charge de les faire prendre à domicile.

Péguy et les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul

Baillet eut une autre idée en 1894-1895 : comme il présidait¹ « une conférence de Saint-Vincent-de-Paul formée de lycéens », il y invita Péguy, qui « accepta par amitié » malgré la prière qui ouvrait et fermait chaque séance ; il devint même président (ou « vice-président »² ?) de ladite conférence, le vice-président se chargeant de réciter le « Notre Père » avant que Péguy n'entre et après qu'il soit sorti³. Peut-être Péguy prit-il en fait la succession de Baillet à cause du départ de ce dernier au séminaire d'Issy⁴. Ces réunions « d'apprentissage » se tenaient au Cercle catholique des étudiants, au 18, rue du Luxembourg, dont c'était en 1895 le 43^e anniversaire⁵. Péguy y assista « quelques mois » au souvenir de l'abbé Batiffol⁶, puis il tenta, dans le courant de 1895, de lancer à son tour une société de visiteurs des pauvres non confessionnelle en sollicitant Léon Ollé-Laprune⁷. On ne sait trop si le professeur, assez surpris de la proposition, accepta de patroner cette société, ni si la société fonctionna jamais. Il est possible que Péguy y songea seulement en octobre 1895, quand son ami Louis Baillet eut rejoint le séminaire d'Issy⁸.

¹ D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 40.

² D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 40.

³ Fr. Tharaud, *Notre cher Péguy*, op. cit., pp. 61-62. Comment donc Péguy avait-il fait à « la Mie de Pain », le service des repas étant précédé du *Benedicite* ou du *Pater* (alors que les réunions du conseil du patronage commençaient et finissaient par un *Pater*) ?

⁴ D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 50.

⁵ D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, op. cit., p. 39.

⁶ *FACP* 80, pp. 35-36.

⁷ Abbé P. Batiffol, préface à préface à P. Pacary, *Un compagnon de Péguy...*, op. cit., pp. IX-X.

⁸ Mais Péguy ne s'éloigna qu'à la rentrée 1897, après son mariage, selon le docteur Henry Lardennois dans « Mes rencontres avec Charles Péguy et

On le constate par cette anecdote : cette « Petite conférence Saint-Médard » née de l'hiver 1886-1887 comme nous l'apprend Louis Baillet¹ n'appartenait pas vraiment à la stricte observance de la grande Société de Saint-Vincent-de-Paul² ; mais le 21 mars 1887 elle y avait néanmoins été rattachée³.

Elle secourait les pauvres du quartier Mouffetard, en bonne entente avec la Mie de pain⁴. Les « Informations » du 3 décembre 1894 du *Journal des débats politiques et littéraires*⁵ résumant bien la situation :

En 1891, les apprentis et jeunes ouvriers du patronage de Saint-Joseph-de-la-Maison-Blanche, fondaient avec l'aide des étudiants du Cercle catholique, l'œuvre de « la Mie de pain », qui a pour but de distribuer des soupes aux malheureux pendant l'hiver. En 1893, l'œuvre a distribué 4500 soupes. Mais ses ressources sont assez restreintes et pour faire face aux nécessités de l'hiver qui commence, elle donnera, lundi prochain, au Cercle catholique, un concert avec, le concours de Mmes Reichenberg, de la Comédie française ; Deschamps-Jehin, de l'Opéra ; Landouzy, de l'Opéra-Comique Verteuil, de l'Odéon, et Sarah Bernhardt, et de MM. Truffier, Laugier, de la Comédie française ; Mouliérat, Soulacroix, Angelo, Darmant, Deschamp, de la Renaissance ; Mlles Yvonne Hardel, harpiste, et Juliette Dantin, violoniste, prêteront également leur concours, ainsi que de nombreux artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de la

Paulin Enfert à l'œuvre de la Mie de Pain de la Maison-Blanche » (*Bulletin de la Société Médicale de saint Luc, saint Côme, saint Damien*, n° 2, février 1952, pp. 61-83 ; p. 9 dans *BACP* 5, pp. 4-9).

¹ D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, *op. cit.*, p. 39.

² Le vicomte Louis d'Hendecourt, président de la Société (1913-1924), protesta donc à tort à la mi-septembre 1916 contre ce qu'il croyait être une assertion hasardeuse d'Alexandre Millerand (renseigné en fait par Batiffol) parue dans la *Revue des Deux Mondes* (« Charles Péguy et ses premiers Cahiers », 1^{er} septembre 1916, pp. 51-62). Cet officier d'artillerie en retraite n'était devenu vice-président qu'en 1909.

³ D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, *op. cit.*, p. 43.

⁴ D. L. Bergeron, *L'Ami bénédictin de Péguy...*, *op. cit.*, p. 46.

⁵ Édition du matin, p. 3.

Comédie française, de l'Odéon et des principaux théâtres de Paris.

La vie de cette Petite conférence ne fut pas toujours de tout repos, ainsi qu'en témoigne les « Nouvelles diverses » du *Journal des débats politiques et littéraires*¹ :

Nous avons rendu compte, il y a quelques jours, d'une matinée donnée au Cercle catholique des étudiants en faveur de l'œuvre de « la Mie de Pain » et à laquelle Mme Sarah Bernhardt avait prêté son concours.

Un membre du cercle ayant publié à ce sujet, dans un journal du matin, une lettre, d'ailleurs non signée, dans laquelle il attaquait violemment et ses camarades et Mme Sarah Bernhardt, une certaine émotion se produisit parmi les membres du cercle, qui, pendant plusieurs jours, recherchèrent en vain l'auteur de ces attaques. Il vient de se faire connaître : c'est un M. Delsol. M. Maurice Bernhardt lui a envoyé aussitôt ses témoins, MM. Geoffroy et Breittmayer, en même temps que le bureau du cercle prononçait la radiation du membre mécontent.

M. Delsol a écrit à Mme Sarah Bernhardt une lettre d'excuses.

Par chance, une brochure éditée par le Cercle catholique des étudiants de Paris précisément à l'époque où Péguy le fréquente nous apprend que le cercle, sis au 18, rue du Luxembourg (notre rue Guynemer) et parfois désigné en abrégé comme le « cercle du Luxembourg », compte alors 600 membres, dont 207 nouveaux membres en 1894 et dont 300 sont dits « associés » aux « Grandes conférences » de Saint-Vincent-de-Paul².

Le Cercle regroupe trois conférences de Saint-Vincent-de-Paul³ qui s'occupent en tout de 150 familles⁴ :

¹ 11 décembre 1894, édition du matin, p. 3.

² *Le Cercle catholique des étudiants de Paris*, Levé, 1894, p. 21. – Les auteurs en sont le président du Cercle : Barthélemy Terrat (1845-1910), chartiste, professeur de droit à l'Institut catholique, et l'aumônier : l'abbé Joseph Fonssagrives (1860-1920).

³ *Le Cercle catholique des étudiants de Paris*, op. cit., pp. 9-10.

⁴ *Le Cercle catholique des étudiants de Paris*, op. cit., pp. 33-34.

- la conférence Notre-Dame-de-la-Gare (lundi, 8h30) ;
- la conférence Saint-Marcel-de-la-Maison-Blanche (vendredi, 8h30) ;
- la Petite conférence Saint-Médard des lycéens (dimanche, 8h15).

Certaines conférences dites « de section » avaient un niveau disciplinaire, la conférence Ozanam était pluridisciplinaire, des conférences scientifiques et littéraires enfin s’ouvraient à tous, les lundis, mercredis et vendredis, y compris aux dames.

Mais « cette petite conférence Saint-Médard, créée au Cercle, une vraie perle »¹ était particulièrement garante que le Cercle restait fondamentalement « catholique » : « Vous pourriez voir, tous les dimanches au matin, de jeunes lycéens prendre librement quelques instants sur leur jour de congé et les consacrer, avec un zèle admirable, à une conférence de Saint-Vincent-de-Paul et à la visite des pauvres. »²

Le Cercle s’occupait aussi de patronages d’apprentis et d’écoliers³, de conférences populaires et de cours du soir, de secrétariat du peuple (près de 330 consultations en un an pour le seul quartier de la Maison-Blanche⁴) et de « la Mie de Pain »⁵ (plus de 8000 soupes en quatre mois d’hiver 1893-1894⁶). « L’œuvre de *la Mie de pain*, les cercles d’ouvriers, les patronages, les secrétariats du peuple vous diront le sérieux appui qu’ils trouvent au milieu de nous. Notre Cercle, en effet, est pour les jeunes gens qui ont des croyances religieuses et qui, dans leur pleine liberté, veulent mettre leurs actes en harmonie avec ces croyances. »⁷

¹ *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 20.

² *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 20 : remarque piquante quand l’on sait le rôle que va y jouer l’athée Péguy. Est de même fort amusant le mot de l’abbé Fonsagrives : « Et quelle satisfaction aussi quand on voit, après deux ou trois années d’efforts suivis, les enfants auxquels on s’est dévoué devenir des apprentis sérieux qui seront plus tard d’honnêtes ouvriers ! Nous ne sommes pas ici, messieurs, au royaume d’Utopie, mais en belle et pleine réalité. » (p. 41).

³ 2000 au total : *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 40.

⁴ *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 52.

⁵ *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 33.

⁶ *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 56.

⁷ *Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit.*, p. 21. Toutes les

L'abbé Fonsagrives pour sa part ne force-t-il pas le trait en faisant du Cercle le co-fondateur de « la Mie de Pain » ? Sans doute, et l'abbé, trop ambitieux, finira par démissionner avec fracas du conseil du patronage Saint-Joseph, puis par essayer, en vain, de rapatrier « la Mie de Pain » vers le Cercle du Luxembourg... Voici les réflexions que lui inspire la page du *Supplément illustré du Petit Journal* en date du 5 février 1894 et consacrée à « la Mie de Pain » :

Une salle fumeuse, un grand nombre de miséreux assis à des tables de bois blanc : tous portent sur leur visage les traces de la faim et du froid : autour d'eux des jeunes gens, ayant sur la tête le béret d'étudiant, un tablier à la ceinture, s'empressent et apportent des gamelles toutes débordantes de soupe. Les femmes et les enfants sont les premiers servis, puis vient le tour des vieillards, enfin celui des ouvriers sans travail.

Le dessin est d'un réalisme saisissant. Au-dessous, en gros caractères : *La charité des étudiants à la Butte-aux-Cailles*.

L'auteur de ce dessin ne m'en voudra pas si je me permets de lui faire une double observation. Son œuvre eût été plus exacte s'il eût conservé, tranchant sur la peinture rouge du fond de la salle, l'image du crucifié qui semblait dominer l'assistance entière laissant tomber de ses lèvres divines ces deux paroles sublimes : « Ô pauvres, j'ai pitié de la foule ! Chrétiens, aimez-vous les uns les autres ! » D'autre part l'exergue eût été complète, si le journaliste l'eût ainsi formulée : *La charité des étudiants du Cercle catholique et des ouvriers du patronage Saint-Joseph*. Le dessin n'y eût rien perdu à mon avis ; la vérité y aurait certainement gagné. C'est qu'en effet, messieurs, nos étudiants n'ont pas été les seuls à préparer et à distribuer les soupes que les malheureux venaient réclamer pendant les froids rigoureux de cet hiver, aux heures où les hospitalités de nuit étaient fermées.

L'Œuvre de la mie de pain – c'est le nom qu'on lui a donné – a été et demeurera l'œuvre commune des ouvriers du patronage Saint-Joseph et des étudiants du Cercle catholique. Les uns et les

activités du Cercle énumérées ici se faisaient... rue Bobillot !



14. Dessin du *Supplément illustré du Petit Journal* (n° 168, 5 février 1894, p. 48) par Osvaldo Tofani (1849-1915). La devise principale du réfectoire y est associée à une affiche dont seules quelques lignes sont lisibles : « Un conseil : chaque dimanche, [...] ». Les étudiants du Cercle du Luxembourg portaient béret blanc, comme les autres « confrères » du patronage.

autres se sont mis à la disposition de notre ami Paulin Enfert — qu'il me permette de le nommer, car c'est pour moi l'occasion d'acquitter une véritable dette de reconnaissance : si la charité est devenue en quelque sorte contagieuse au Cercle du Luxembourg comme au patronage, n'est-ce pas à son exemple et à ses conseils que nous devons en faire remonter en grande partie l'honneur ?¹

C'est aux Tharaud que nous donnerons le mot de la fin, car ce sont eux, Jérôme et Jean Tharaud qui ont le mieux fait ressortir l'importance pour Péguy de l'expérience de « La soupe de *la Mie de Pain* »² :

C'est là [au centre des prés de la Glacière] que je l'ai connu, il y a plus de trente ans, ce petit employé d'une volonté si puissante et si désintéressée. Étudiants ou collégiens, nous arrivions des parages du boulevard Saint-Michel et de la rue Cujas. Il y avait dans notre petite troupe Péguy, Baillet, d'autres encore. Par la rue Gay-Lussac, nous descendions vers la barrière d'Italie ; nous suivions quelque temps la Bièvre, que l'on apercevait toute noire du fond de son ravin derrière des palissades ; nous prenions la rue des Artistes, éclairée par des quinquets à pétrole, la rue des Cinq-Diamants (quel nom pour ce triste quartier !), la rue de la Fontaine-à-Mulard, et l'on arrivait enfin devant une longue bâtisse en bois : le royaume de M. Enfert.

D'abord une pièce tout entière occupée par le fourneau et les marmites. Puis une longue salle avec des tables et des bancs encore vides. Sur un signe de M. Enfert, une porte s'ouvrait, et alors commençait le long défilé des malheureux qui attendaient dehors, dans la nuit. Ils s'installaient. Nous posions devant eux les gamelles fumantes. Quand elles étaient vides, chacun tirait de son côté, les pauvres vers les gares ou les halles, où ils pensaient trouver du travail, et nous vers nos collègues que cette plongée dans la misère nous avait fait oublier.

De nous tous qui avons passé quelques heures de notre jeunesse au patronage de M. Enfert, c'est Péguy, j'en suis sûr, qui en a retiré l'enseignement le plus profond. Il a écrit des pages admirables sur la distinction qu'il faut faire entre misère et

¹ Le Cercle catholique des étudiants de Paris, op. cit., pp. 54-55.

² Article du Gaulois, 8 janvier 1927, p. 1.

pauvreté, car, si voisines qu'elles paraissent pour un regard superficiel, pauvreté et misère n'ont rien à voir ensemble. « Elles sont séparées, disait-il, par un fossé, une limite qui les fait appartenir à deux royaumes différents. D'un côté, côté misère, l'homme a la certitude que sa vie n'est pas assurée, et cette certitude l'astreint si durement qu'il devient incapable d'une amélioration quelle qu'elle soit. De l'autre côté de la limite, du côté de la pauvreté, une autre certitude règne, la certitude du lendemain, et cela suffit à créer entre les deux conditions une différence de nature si absolue qu'en dépit de l'apparence, la distance est infiniment plus grande de la misère à la pauvreté que de la pauvreté à la richesse. »¹ Cette idée capitale dans la conception du monde de Péguy, qui sait si elle n'est pas née au bout de la rue des Cinq-Diamants ?



¹ Ceci n'est pas une citation à proprement parler mais le résumé des premières pages du *De Jean Coste* de Péguy (A 1018-1019). Les Tharaud se citent ici eux-mêmes (*Notre cher Péguy*, Plon, 1926, pp. 241-242 ; 1^{re} édition dans la *Revue universelle*, 15 mai 1925 – 1^{er} janvier 1926).